

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Son confrère  
**Autor:** Barancy, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255067>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LA FAMILLE \*\*\*

PARAÎSSANT

A PORRENTRUY



N° 8

Supplément du Dimanche 26 février

1905

## SON CONFRÈRE

par JEAN BARANCY (*Suite*)

— Je ne suis pas méchant, ne craignez rien, lui dit-il, tandis qu'une jeune femme, sans doute celle dont il avait entendu l'appel, se montrait presque en même temps que lui aux côtés de Francine.

— Oh ! fit-elle en l'apercevant, aussi troublée et aussi confuse que la petite maraudeuse, qu'allez-vous penser de nous, monsieur ?

— Mais, répliqua-t-il, rien qui puisse vous chagriner, croyez-le, madame.

— Comme je suis honteuse, si vous saviez, reprit-elle, je ne trouve pas les mots pour nous excuser.

— Cela n'est pas nécessaire, dit-il en souriant, encore amusé par l'émotion de cette jeune femme, blonde comme la fillette et jolie comme elle.

— Vous vous trompez, monsieur, murmura-t-elle. On n'entre pas de cette façon chez les gens, mais ma fille est gourmande et votre jardin est un dangereux tentateur.

— Tant mieux ! répliqua-t-il galamment, puisque cela me procure l'honneur et le plaisir de vous offrir, à vous madame, si vous le permettez, un bouquet de mes plus belles roses, et à vous, mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Francine, quelques-unes de mes plus grosses pêches.

— Mais oui, monsieur, répliqua vivement l'enfant, je ne demande pas mieux !

— Francine que tu es donc mal élevée ! s'écria la jeune femme. Jamais, plus jamais, tu entends ! je ne t'emmènerai nulle part avec moi, car...

— Je vous en prie, madame, interrompit de Montaudière, ne la grondez pas. Au lieu d'avoir à excuser, j'aurai à remercier si vous daignez m'accompagner jusqu'à ma tonnelle, où vous vous reposerez un instant, pendant que ma servante va cueillir les fleurs et les pêches.

Elle regarda son interlocuteur, puis sa fille et, spontanément, accepta l'offre.

Alors il revint sur ses pas et elles le suivirent dans le sentier bordé de marjolaines odorantes.

— Tout pousse à la diable ici, dit-il en se retournant et montrant du geste de grandes touffes de mauves qui fraternisaient avec des basilics, des géraniums et de superbes roses ; toutes les fleurs, vous le voyez, madame, viennent à la grâce de Dieu, sans cérémonie et sans art. J'en suis le seul jardinier et cela vous explique leur façon de croître indifféremment ici ou là.

— On peut cultiver à la fois les lettres et son jardin, répondit-elle avec un petit sourire malicieux.

— Eh quoi ! madame, fit-il d'un air surpris, vous savez...

— Que vous êtes un écrivain de talent, mais oui, monsieur, je le sais, car j'ai lu dernièrement vos notices très intéressantes, et votre article dans *l'Indépendant* sur un livre de...

— De Séverin Larchet.

— Justement. Il est fort bien cet article.

— Vous trouvez ? reprit de Montaudière étonné, en présentant, près de la table où il s'était installé tout à l'heure pour travailler, des sièges à ses visiteuses inattendues qui s'assirent toutes deux comme si, de se trouver là, avec cet hôte de rencontre, eût été pour elle la chose la plus naturelle du monde.

La curieuse Jeannon s'étant vivement approchée en entendant parler, son maître lui donna l'ordre d'aller chercher des pêches et des fleurs et, aussitôt après, reprit la conversation un instant interrompue au point exact où il l'avait laissée.

Ainsi, dit-il, enchanté de l'aubaine qui lui arrivait avec cette aimable lectrice de ses œuvres, ainsi, madame, vous n'avez pas trouvé trop mauvais mon modeste article.

— Je l'ai, au contraire, monsieur, et sans compliment, trouvé on ne peut plus à mon goût.

— J'en suis ravi ! N'y aurait-il pas indiscretion à vous

demandeur qui me fait l'honneur de le juger avec tant de bienveillance ?

— Il n'y a aucune indiscretion, dit-elle, je suis...

Elle hésita une seconde, si vite envolée que de Montaudière ne le remarqua même pas, et reprit avec un singulier petit sourire :

— Je suis madame Darennes.

— Madame Darennes, répeta la fillette, et mons...

— Francine ! interrompit-elle vivement, tu as failli renverser cet encier ! Ne peux-tu parler sans gesticuler ? Reste tranquille voyons... Et puis, tu sais bien, les petites filles ne doivent parler que lorsqu'on les interroge... Tu comprends, n'est-ce pas ? continua-t-elle avec une inflexion de voix extrêmement caline, démentant la sévérité de ses paroles.

— Oui, maman, répondit docilement l'enfant dont les yeux expressifs se fixèrent un instant sur ceux de sa mère en tout semblables aux siens, je comprends...

De Montaudière sourit et la trouva délicieusement jolie, mais pas plus jolie que sa jeune maman.

— Voici le roman auquel j'ai consacré mon dernier article, dit-il, en prenant sur la table et en le présentant à Mme Darennes un livre dont le titre concis : *Pour Elle*, se détachait nettement sur la couverture jaune.

— Ah ! fit-elle, l'auteur doit vous en savoir beaucoup de gré.

— Eh bien, j'en doute, répliqua-t-il, je l'avais prié de me recevoir chez lui, ou de venir chez moi fumer un cigare, et j'attends encore sa réponse.

— Il habite donc Rouvelles ?

— Il y est arrivé ces jours-ci, pour un peu de temps seulement...

— C'est que... peut-être il ne fume pas ? ajouta-t-elle en riant.

Elle se moquait un peu de lui, mais il ne s'en formalisa pas.

— Je parierais bien qu'il ne prise pas encore... riposta-t-il en riant aussi.

— Et pourquoi parieriez-vous cela, monsieur, demanda-t-elle, on se fait parfois, sur les auteurs, des idées qui n'ont aucune raison d'être. Celui-ci est peut-être très vieux et grand amateur de tabac...

— Que non pas ! s'écria-t-il. Vous ne penseriez pas cela, madame, si vous aviez lu *Pour Elle*. Un vieillard ne saurait avoir cette fraîcheur de style, ni même, j'en suis convaincu, cette intensité de sentiment. On sent vibrer son cœur dans chaque ligne et...

— Et si c'était une femme, interrompit-elle. Il y en a qui écrivent sous des noms d'hommes.

— Certainement, mais, pour ce roman, il ne saurait y avoir d'erreur, parce que, sous l'apparence d'une sentimentalité toute juvénile, il contient les dualités sérieuses d'un profond psychologue.

— Eh bien, monsieur ?

— Eh bien, madame, continua-t-il en s'animant malgré lui, je ne pense pas qu'une femme...

Mais il s'arrêta à temps, comprenant qu'il allait dire une impertinence, commettre une sottise et se faire juger très mal par cette visiteuse dont les yeux questionneurs lui souriaient un peu railleusement entre leurs paupières mi-closes.

Il eut conscience de cette raillerie et s'en trouva gêné.

— Pardonnez-moi, dit-il, je suis un rustre. Cela n'est pas tout-à-fait de ma faute. Je m'en veux et, cependant, si je croyais avoir louangé l'œuvre d'une femme, je m'en voudrais plus encore, n'étant pas de ceux qui encouragent les erreurs.

— Les erreurs ? répeta-t-elle surprise. Lesquelles, je vous prie, monsieur ?

— Celles que commet une femme en écrivant des romans.

— Mais, monsieur, puisque le roman dont vous parlez mérite tant d'éloges ? En supposant qu'il fût l'œuvre d'une femme, en mériteraient-il moins ?

— Non, mais j'aurais laissé à d'autres le soin d'en faire.

— Par parti pris alors ?

— Peut-être ; mais non sans réflexion toutefois. Vous le voyez vous-même, madame, les femmes auteurs comprennent si bien leurs torts que le plus souvent elles se dissimulent sous un pseudonyme.

— Permettez-moi de les défendre, répliqua-t-elle gravement. Je ne crois pas que, si elles prennent un pseudonyme, ce soit parce qu'elles se sentent le moins du monde coupables en écrivant. Malheureusement pour elles, au moins à ce que j'ai ouï dire, beaucoup de personnes pensent comme vous, ce qui me paraît injuste, et beaucoup d'hommes, qui leur font un crime d'empêtrer sur ce qu'ils appellent leur domaine, les empêcheraient bel et bien de s'y frayer un petit chemin s'ils savaient à qui ils ont affaire, comme si ce n'était pas leur droit aussi bien que le leur de...

— Pardon, interrompit de Montaudière. Chacun, sur ce point, a son opinion. Pour moi, madame, j'estime que tout en ayant comme vous le dites, le droit de se frayer un chemin dans la littérature, les femmes ont, cependant, tort de s'y engager. S'occuper de leur maison devrait suffire à leur ambition. Je n'aime pas les bas bleus, et si je pensais un seul instant que l'un d'eux se cachât sous le pseudonyme de Séverin Larchet, je regretterais amèrement mon article.

— Quelle malencontreuse idée ai-je donc eue de donner mon impression, à laquelle, d'ailleurs, il ne faut attacher nulle importance. Je vous disais cela, monsieur, parce que, à Paris, tant de femmes cherchent à tirer parti de leur plume, que...

— Vous êtes Parisienne ? interrompit-il.

— Oui, monsieur, répondit-elle, tandis que le joli sourire de tout à l'heure reparaissait sur ses lèvres.

— J'aurais dû le deviner, répliqua-t-il.

Et cette simple phrase, avec le regard qui l'accompagnait, équivalait au compliment le plus flatteur.

Elle ne le remarqua pas ou ne voulut pas le remarquer et, se levant, s'apprêta à partir, mais de Montaudière la pria d'attendre encore un peu leurs fleurs et leurs fruits.

Elle refusa en remerciant. Elle épingleait une rose à son corsage et Francine mangerait une pêche en marchant. Ça serait tout.

Ce fut, en effet, tout ce qu'elle accepta malgré l'insistance de son hôte, et son étonnement aussi. Puis elle se laissa accompagner jusqu'au bout du jardin et le quitta, le laissant absolument ébahi de cette visite et de ce départ.